

Littérature coloniale

De ma *fabula narratur*. Autrement dit, je vais parler de moi. Mais pas longtemps. Pour arriver à autre chose.

Dans un excellent article publié naguère et qui porte le même titre que celui-ci, un de nos confrères a bien voulu écrire :

Pour la critique littéraire, la façon de penser aux colonies, c'est tout naturellement de se demander d'abord s'il existe une littérature coloniale, et ce qu'elle est. A une question pareille, un Anglais peut immédiatement répondre en prononçant un grand nom : Kipling. Mais un Français ? Le premier nom qui vient à la pensée n'est pas un nom d'écrivain, c'est le nom d'un personnage, c'est Barnavaux. Barnavaux, soldat d'infanterie coloniale, dont Pierre Millevoye a popularisé les aventures. Mais Barnavaux est devenu populaire plus comme le symbole, l'image allardée du soldat de métier que comme type de colonial. Nous possédons dans notre littérature romancée (à quoi il faut ajouter les mémoires) toute une galerie de soldats. Barnavaux s'inscrit normalement dans la série qui part de *Grandeur et Servitude* de Vigny, et des *Demi-Soldats de Bataac*, et se poursuit à travers *Sous-Offs de Descaves*, *le Cavalier Miserey d'Abel Herment*, *le Flambeau de l'Algion*, et les ouvrages de Georges d'Espèrance. Barnavaux est colonial de surcroît. Et, en tant que colonial, il n'est qu'un subalterne, un pion sur l'échiquier.

Pierre Millevoye n'en reste pas moins le seul de nos écrivains auquel on puisse décerner le titre d'écrivain colonial. Mais son Partonneau, administrateur colonial, n'a pas connu le succès de Barnavaux, n'est pas passé en proverbe.

Et, citant des noms illustres — Claude Farrère, John Antoine-Nau, Marius-Ary Leblond, Henri Fauconnier, et *Rafin Su-Su* d'Aljalbert, Jérôme et Jean Tharaud — notre confrère semble douter qu'aucun de leurs ouvrages, sauf peut-être *les Civilisés* de Farrère, donne « le frisson colonial ». Il ne fait exception, en somme, que pour *le Voyage au Congo* et *le Retour du Tchad* de Gide, ainsi que pour le savoureux, l'admirable *Cagayous* de Mussette, dont M. Gabriel Audisio vient de rééditer, avec un soin pieux « les meilleures histoires ».

Il a raison, au moins pour ces deux-là. Raison encore lorsqu'il dénonce chez nous « l'abus de la psychologie amoureuse, le divorce de l'action et de la littérature, l'excès d'individualisme, expliquent que nous n'ayons pas, ou si peu, de véritables romans coloniaux ». Raison, mille fois raison, lorsqu'il déclare que *le Voyage au Congo* et *le Retour du Tchad* de Gide, apparaissent à cet égard comme des livres précurseurs. Je suis tellement de son avis ! J'éprouvai jadis une telle peine quand Paul Souday, en cinq lignes, exécuta ces ouvrages, déclarant qu'il n'y comprenait rien et que, par conséquent, il n'y avait rien, pour personne, à y comprendre.

C'est sur cette incompréhension qu'il faut insister. Elle s'étendra, je le crains, à cet original, à cet unique *Cagayous*. Et il y a de fortes chances pour qu'elle demeure totale, étant congénitale.

Notre critique en a fort bien distingué la cause. Abus de psychologie amoureuse, divorce de l'action et de la littérature, excès d'individualisme ? C'est très exact, mais il y a encore autre chose. Autre chose qu'il indique, mais sur quoi je ne permettrai d'ap-

puyer. « A Londres, dit-il, l'Empire vous saute aux yeux. Dans un salon, au milieu des Anglais, Ecosais, Irlandais, vous rencontrerez toujours quelque Australien, Canadien, Africain du Sud. Sur dix fonctionnaires, il y en a trois ou quatre qui, un moment, ont servi dans l'Inde. »

Eh bien, ce n'est pas encore assez dire ! La grande différence entre la France et l'Angleterre, voyez-vous, c'est non seulement que l'Angleterre est un pays entouré d'eau, mais que presque toutes ses grandes villes sont des ports — même Manchester, à une demi-heure de Liverpool — et que Londres, l'immense Londres, est le plus grand port du monde ! Il n'y a pour ainsi dire pas un seul Anglais qui, s'il n'a pas lui-même été sur l'eau — abondant à une colonie anglaise, par conséquent, de manière presque inévitable — n'ait un fils, un frère, un père, un ami intime qui n'y ait été. Par définition l'Anglais est un canard qui barbote dans une colonie. Alors, marquez bien ceci, sur les colonies, on ne peut pas lui dire trop de bêtises ! Si vous blaguez, si, écrivant une histoire coloniale, vous y mettez trop de ce que nous considérons comme « l'exotisme », trop de palmiers, de lions, de tigres, de burnous, de chameaux, il vous dira : « You can tell that to the marines », traduction exacte, bien que non littérale : « Allez raconter ces bobards-là à des terriens. » L'exotisme, dans la littérature coloniale anglaise, n'existe que comme arrière-fond. On n'insiste jamais sur le côté descriptif. Ce qui intéresse le lecteur anglais ce sont les choses et les hommes de là-bas, Européens et indigènes — l'indigène même accessoirement. Dans un des plus beaux romans de la littérature coloniale anglaise, *Philtre d'une ferme africaine*, d'Olive Schreiner, dont la scène est en Afrique du Sud, c'est à peine si, en quatre lignes, on voit se profiler la silhouette d'un nègre.

Au contraire, les Français sont un peuple de terriens. Paris est une capitale terrienne, la plus belle capitale terrienne du monde, comme Londres en est la plus belle capitale maritime. De sorte que, lorsqu'il s'agit de littérature coloniale, non seulement on peut, mais on doit leur coller le plus de bobards possibles, sans ça, ce serait comme pour Souday avec les si pénétrants et intelligents ouvrages africains de Gide, on n'y comprendrait absolument rien, et ça n'intéresserait personne !

Le plus indispensable de ces bobards est l'exotisme... C'est comme à notre actuelle Exposition Coloniale. Partout on a fourré des palmiers, des lataniers, des borassus, des aloès, des cactus. Afin que le public dise : « Comme c'est ressemblant ! » Au contraire, si on lui avait montré une vraie forêt équatoriale ou tropicale d'Afrique ou d'Asie, où presque tous les arbres, vous entendez, sont des arbres à feuilles caduques, dicotylédones comme les nôtres, seulement quelquefois beaucoup plus grands, il aurait trouvé que ce n'était pas ressemblant. De même dans un livre de littérature coloniale à l'usage des Français, il faut une ambiance de « touffeur » angoissante, des serpents dans tous les coins, des indigènes tout bons ou tout mauvais, des Européens qui sont des héros, des saints ou d'intraçables crapules — et enfin une petite *tongaye*,

mouso ou *ramaton* qui s'appelle Thi-Ba si elle est Annamite, Mambu si elle est nègre, Mangansou si elle est Malgache, mais qui ressemble à une midinette parisienne (sentimentale !) comme une goutte d'eau, et meurt d'amour au départ de son bel amant : autant que possible un officier de marine qu'elle appelle — je vous jure que je n'invente pas, j'ai trouvé ça dans un roman « colonial » qui n'est pas un des plus médiocres — qu'elle appelle « mon bel étalon naval » !

Pensez si les coloniaux, les vrais coloniaux, qui vivent aux colonies, ou même y sont nés, ainsi que leur père, leur mère et même leurs aïeux — car ça arrive : exemple, Marius-Ary Leblond — se tordent de rire. Qu'ils rient tout leur saoul : mais qu'ils ne se risquent pas à faire « le lion qui sait peindre » et à écrire eux-mêmes, montrant les choses telles qu'elles sont. Notre confrère ne constate que la pure vérité, quand il note que Partonneau n'est pas devenu un « type » comme Barnavaux, et que si Barnavaux a été compris, c'est qu'il y avait en lui, outre le « colonial », le soldat de métier, qu'on connaissait déjà. Tandis qu'en Partonneau, il n'y a que les coloniaux des colonies — je cite le *Philoscène*, ou de la *littérature coloniale*, de Pujarniscle — qui se reconnaissent.

Mais il ne s'agit pas de moi. Comment savoir moi-même si mes déficiences, comme talent, ne sont pas pour quelque chose, dans cette incompréhension. Prenons donc les écrivains coloniaux qui ont un talent certain. Prenons le spirituel et si vrai *Rafin Su-Su* d'Aljalbert. Prenons les deux essais africains de Gide, qui marquent une date, une grande date. Prenons notamment *Olympe Caffre* ou *Fétiches* des Leblond. Ou enfin l'inimitable, le gaillard et vigoureux *Cagayous*, presque digne de Rabalais, en tout cas avec *Gil Blas*, et plus réellement que *Gil Blas*, le seul ouvrage de veine véritablement picaresque que nous possédions en français. Et dites-moi, si un seul de ces livres « Eh, ou aura, le succès qu'il mérite, s'il est « classé », non seulement par le public, mais par la majorité des critiques, à la place dont il est digne ?

Je me rappelle... Paris, depuis les débuts de la Troisième République jusqu'aux approches de l'agonie du XIX^e siècle, a eu un grand ordonnateur de son urbanisme, de ses promenades, de ses jardins. Il s'appelait Alphand. Quand il fut parti pour un monde que certains prétendent meilleur, et quand les édiles parisiens, et nos ingénieurs, se mirent à faire des sottises, les gens haussaient tout doucement les épaules, disant avec résignation : « Ça sera comme tant qu'Alphand sera mort ! ». De même, hélas ! tant que Paris sera au milieu des terres, et qu'il restera la capitale littéraire de la France, alors que Londres sera toujours au bord de l'eau, il y aura de fortes chances pour que les Anglais continuent à posséder une vraie littérature coloniale, et nous... mon Dieu, celle que nous avons ; ou plutôt celle que goûte le public. Car combien de gens, chez nous, sont capables d'apprécier *De la rivière à la montagne*, de Jean Marquet ? Et ça, pourtant, c'est « du vrai ».

Pierre MILLEVoye.